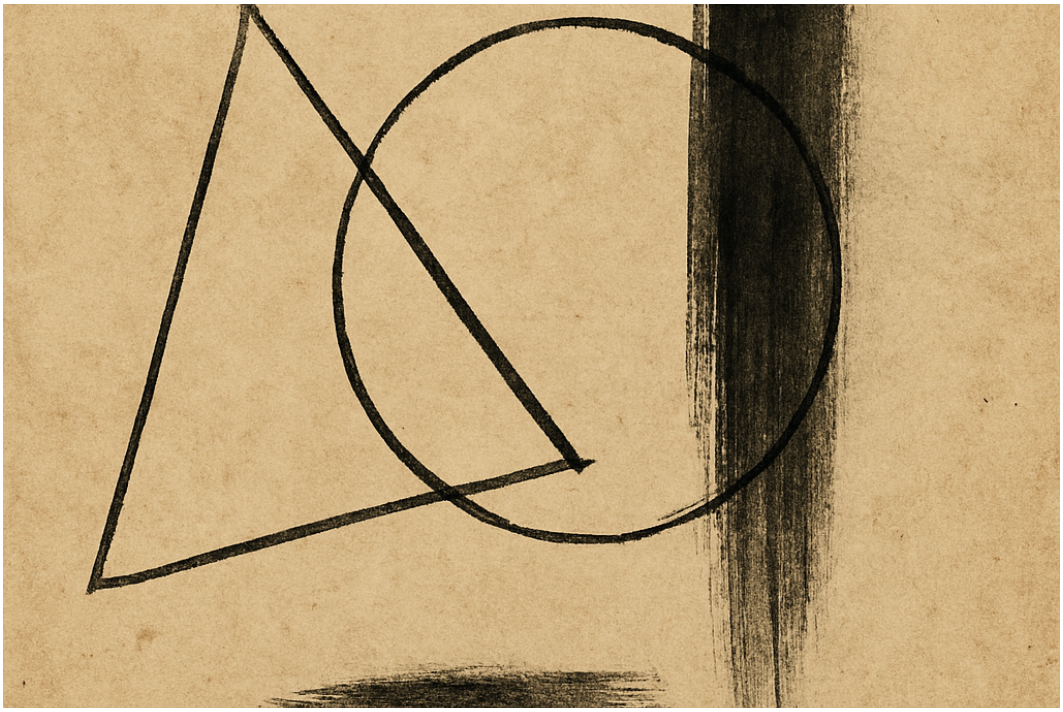

Créer pour survivre – Génie, douleur, et le piège du personnage

Créer pour survivre – Génie, douleur, et le piège du personnage

Ils sont nombreux, ces artistes qui, croyant se soigner par l'expression, se sont peu à peu consumés dans l'image d'eux-mêmes. Salvador Dalí, Serge Gainsbourg… Deux figures démesurées, surexposées, mais dont la flamboyance masquait un gouffre.

L'art comme exorcisme initial

Pour chacun d'eux, la création fut au départ un refuge. Une manière de donner forme au chaos intérieur. De canaliser le trop-plein, la blessure, le manque.

- Dalí dessine, peint, théâtralise ses visions.
- Gainsbourg écrit, fume, boit, et détourne la chanson comme une confession publique codée.

Mais ce qui commence comme un salut devient vite une fuite. Car la reconnaissance du public, puis la fascination des médias, incitent à rejouer encore et toujours le même rôle. Le personnage devient un refuge empoisonné.

L’archonte adore les génies blessés

La mise en scène du mal-être, sa commercialisation, son esthétisation finissent par figer le processus vivant de création.

- Le geste poétique devient produit.
- L’intime devient marchandise.
- L’ombre intérieure devient spectacle.

C’est là que les forces astrales, ou archontiques, se réjouissent. Car ces êtres brillants, au lieu de se libérer, s’emprisonnent dans une boucle de dépendance affective et symbolique. Ils sont adorés, mais plus jamais seuls. Exposés, mais plus jamais libres.

La gloire n’apaise pas

L’illusion était que le succès allait combler le vide. Qu’à force d’être acclamé, on se sentirait enfin en paix.
Mais ce que Dalí cherchait dans ses délires d’immortalité, et Gainsbourg dans son alcoolisation poétique, était peut-être simplement une présence intérieure qu’ils n’ont jamais trouvée.

Et le pire, c’est qu’à force de vouloir être eux-mêmes à travers une image, ils ont fini par être dépossédés de leur propre centre.

Le personnage comme camisole

Quand la souffrance devient rôle, le rôle devient prison. Et dans cette prison dorée, c’est la voix de l’esprit qui s’éteint.

L’art a sauvé leur chair un moment. Mais n’a jamais permis de toucher l’âme. Trop de bruit. Trop de lumières. Trop de regards.

Ce n’est pas tant qu’ils ont trahi leur essence : c’est que le monde les a tant récompensés pour leur blessure qu’ils ont cru qu’elle était leur vérité.

Et là, à ce point précis, l’archonte gagne.